

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: [8] (1905)

Heft: 6

Artikel: Trop tard

Autor: Frébault, Elie

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255039>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

*** POUR LA FAMILLE ***

PARAÎSSANT

A PORRENTRUY



N° 6

Supplément du Dimanche 12 février

1905

TROP TARD

(Suite et fin)

Le lendemain, le capitaine Gerville était demandé par une vieille servante, qui le priait de la suivre, lui affirmant qu'il s'agissait d'une chose importante.

Le capitaine, supposant qu'il pouvait être question de quelque faute commise par l'un de ses hommes, et qu'une famille tentait d'étouffer, se hâta de suivre la vieille femme.

Arrivés à une maison de belle apparence située dans le quartier du Luxembourg, son guide le fit monter deux étages et pénétrer dans un appartement.

Au moment où la femme qui l'avait amené lui ouvrit la porte du salon, le capitaine eut un brusque sursaut et une émotion indicible lui serra le cœur.

Tel il avait laissé, trente ans plus tôt, le salon d'amis bien cher, tel il le retrouvait avec fort peu de changements dans la disposition de la pièce et une sorte de voile étendu sur toutes choses par le temps.

Un nuage passa devant ses yeux, et, comme en rêve, il crut entendre la phrase qui, jadis, amenait une si vive rougeur sur sa joue d'adolescent :

« — Je vais prévenir ces dames. »

Alors, un phénomène étrange se produisit en lui : trente années s'effacèrent subitement de sa mémoire, il se retrouva à vingt ans et sentit son cœur battre comme alors, quand il attendait, tremblant et intimidé, la radieuse apparition de celle qu'il aimait sans oser l'avouer, la fée de sa jeunesse, son premier, son seul amour !

La porte fit un léger bruit et le capitaine serra de sa main crispée son dolman d'uniforme qu'il crut être encore la tunique du lycéen !

Mais au lieu de la chère évocation de sa jeunesse, dans l'encadrement de la porte qui s'ouvrait, une femme aux cheveux argentés lui apparut.

Brusquement, le voile se déchira. M^{me} Geneviève, toute pâle et bien émue, restait devant son ancien compagnon d'enfance, non moins troublé qu'elle-même.

Que dire ?... comment s'aborder ?... Les femmes, en ces cas-là, ont une intuition qui leur vient du cœur. D'un geste lent, M^{me} Geneviève, sans parler, tendit au capitaine le petit portefeuille qu'elle tenait à la main.

Un cri s'échappa des lèvres de l'officier, qui se précipita pour recevoir son précieux souvenir ; dans ce mouvement ses doigts frôlèrent ceux de M^{me} Geneviève : tous deux, pris de l'instinctive pudeur de leur vingt ans, se reculèrent et M^{me} Geneviève, désignant les feuillets jaunis, s'écria d'une voix où éclatait tout l'amer regret de sa vie perdue :

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé !...

Cette phrase produisit un effet foudroyant ; les yeux fous, le visage livide, chancelant sous le choc, d'une voix entrecoupée le capitaine balbutia :

— Comment... Que dites-vous... Geneviève... vous auriez consenti ?... j'aurais pu...

— Hélas !... murmura la vieille fille, n'aviez-vous pas compris que je vous aimais ?...

Alors, à mots entrecoupés, ce fut entre les deux amis de jadis une confusion toute pleine de juvéniles pudeurs, de réticences craintives, d'aveux et de souvenirs.

Ah ! pourquoi Lucien n'avait-il pas parlé !... Pourquoi être parti à la première nouvelle du mariage de Geneviève, mariage auquel elle avait si peu consenti qu'on avait dû le rompre ?

Certes il était jeune, tous deux avaient le même âge, mais sa confiance en lui était infinie ; sûre d'être aimée, elle eût attendu avec joie. Pourquoi ce brusque départ, qui avait fait supposer quelque aventure ? pourquoi, surtout, ce silence de tant d'années, ce détachement de tous ses amis qui avaient fait croire à son oubli ?...

Et lui répondait, d'une voix balbutiante, tout étonné de s'entendre parler de cet amour que, durant trente années, il avait tenu secret dans son cœur...

Pourquoi ce départ ?... pour la fuir, pour cacher ses

larmes que nul n'eût comprises et qui peut-être eussent fait sourire. Ecrire aux amis qu'il laissait, pourquoi ? pour savoir qu'elle était mariée, heureuse sans doute... pour apprendre qu'elle était aimée, qu'elle aimait !...

Non ! mieux valait être mort pour le passé : peut-être était-ce le moyen d'oublier.

D'ailleurs, lui avait-elle jamais permis un aveu ?...

Il n'avait point parlé, mais l'y avait-elle encouragé ?...

Ils n'avaient point de reproches à se faire ! la fatalité les avait séparés.

Chacun d'eux, consacrant sa vie à un souvenir adoré, avait vieilli solitaire sans profaner cet amour par une autre tendresse !... Et ces deux êtres qui s'aimaient avaient vécu en martyrs, dans la solitude et la désespérance, faute de s'être mieux compris jadis !

Tout en parlant, le capitaine s'était rapproché de Mlle Geneviève, serrant dans les siennes les mains tremblantes qu'on lui abandonnait, plongeant ses yeux ardents dans les yeux brillants de larmes de son amie. Et peu à peu les rides s'effaçaient, le visage reprenait sa fraîcheur d'autan, les cheveux retrouvaient leur chaude coloration ; lui-même oubliait sa moustache grise, son corps usé, ses cinquante ans !... et d'une voix toute vibrante de passion et de jeunesse :

— Geneviève ! s'écria-t-il, Geneviève !... nous avons pu laisser échapper le bonheur autrefois !... Mais je vous retrouve, ma bien-aimée, j'ose enfin vous avouer cet amour qui a été toute ma vie et cette fois ! ah ! cette fois, par exemple, je ne veux plus vous perdre !... Quand nous marions-nous, ma Geneviève adorée ?...

Bercée par ces paroles qui réalisaient le rêve de toute sa vie, grisée par ce bonheur passionnément regretté, la chère fille, folle de joie, avouant enfin cette tendresse qui, depuis trente ans, avait rempli son cœur, oubliait tout, se croyait revenue au temps de sa jeunesse et partageait avec ivresse les projets du capitaine.

Quand enfin l'heure de se séparer arriva, le capitaine, redevenu plus jeune qu'à vingt ans, mit un baiser sur le front de son amie en lui répétant :

— A demain, ma fiancée, ma femme ! — et joyeux il partit.

Mlle Geneviève se laissa tomber à genoux sur son prie-Dieu, s'écriant, dans un élan de fervente reconnaissance :

— Seigneur, soyez bénis !...

Longtemps elle pria, la tête enfouie dans ses mains croisées. Quand elle se releva, son visage était empreint d'une calme sérénité.

Lentement elle s'approcha d'une grande glace, se mit en pleine lumière, se contempla longuement puis un sourire triste releva sa lèvre, elle hochâ silencieusement la tête et s'approcha d'un petit bureau.

A deux reprises elle essaya d'écrire, des larmes obscurcissaient sa vue. Enfin, elle les essuya et bravement écrivit :

« Quelque immense douleur que j'éprouve, mon ami, il faut que je vous dise ces mots cruels : Trop tard ! Hélas ! mon pauvre aimé, vous avez pu dans une heure de folie revoir en moi la bien-aimée d'autrefois. Quelle désillusion n'auriez-vous pas en retrouvant près de vous, vieillie, défigurée, celle que votre cœur vous représente toujours jeune, toujours belle ! Nous n'avons point vieilli l'un pour l'autre, mon Lucien, restons sur ce cher souvenir d'autan, avec, en plus, la joie profonde de nous savoir

aimés l'un par l'autre. Dieu nous a donné là une immense joie. Ne demandons pas plus !... Notre rêve était trop beau pour que la vie puisse le réaliser ! C'est en vain que nous chercherions à nous faire illusion. On ne fait pas revivre le passé !... L'irréparable nous sépare — rien ne peut nous rendre notre jeunesse envolée. Je veux, mon bien-aimé, rester pour vous le cher amour de vos vingt ans. Je veux que votre cœur seul fasse revivre mon image. Ne nous revoyons pas. Croyez-moi, Lucien, Dieu nous a accordé un bonheur trop grand pour demander plus. Toute ma vie vous a appartenu : nous nous retrouverons au delà ! »

Quand cette lettre fut partie, Mlle Geneviève, subitement vieillie, eut un geste de regret,... mais elle aperçut son image dans la glace ; un amer découragement se peignit sur ses traits, ses bras retombèrent lourdement le long de son corps, et d'une voix basse, empreinte d'une morne résignation, elle murmura : *Trop tard !*

Elie FRÉBAULT

❖❖❖ NOUVELLES A LA MAIN ❖❖❖

Au palais.

On plaide une affaire importante, la discussion est très animée. Un des avocats à bout d'arguments, reproche à son adversaire son inexpérience :

— Sachez, jeune homme, que je suis à cheval sur le Code !

— Prenez garde alors, mon cher confrère, il faut se défier des bêtes qu'on ne connaît pas.

Un brave paysan marie sa fille prochainement.

— Pierre, dit-il à un ami qu'il rencontre, est-ce que tu ne viens pas à la noce ? Tu sais, il y a un dîner à pique-nique à l'auberge du *Veau couronné* !

— Da ! j'irais avec plaisir, compère Jean, mais j'ons pas d'argent sur c't'heure.

— Qu't'es bête, réplique l'autre, viens tout d'même : tu n'mangeras pas.

La petite Germaine a voulu aller avec sa maman, reprendre sa poupée chez le raccommodeur de têtes.

— C'est curieux ! dit le marchand, impossible de la retrouver ! J'y avais pourtant mis un numéro.

Et Germaine, d'une voix très douce :

— Monsieur, elle s'appelle Thérèse !

Après une longue maladie, M. X... reçoit la note de son médecin, une véritable note d'apothicaire, dans laquelle le docteur n'avait même pas négligé les visites qu'il avait cru devoir faire à l'heure du dîner, qu'il connaissait bien. Une visite même était marquée à une date où M. X..., en pleine convalescence, se rappelait être sorti toute la journée.

— Comment, dit-il au docteur, vous ne vous rappelez pas que ce jour-là, je vous ai rencontré sur le boulevard ? J'ai même fait arrêter mon coupé pour vous serrer la main !

— Parfaitement, dit le docteur, je vous ai tâté le pouls sans en avoir l'air... pour ne pas vous inquiéter !

Nos bonnes.

— Comment ! Julie. Vous vous permettez de porter les mêmes chapeaux que moi ! Il n'y a donc plus de différence entre les maîtres et les domestiques ?

— Pardon, madame, mon chapeau a été payé comptant.

Crétinot se désole d'avoir perdu son mouchoir.

— La perte n'est pourtant pas bien grande, lui dit-on.

— Oh ! ce n'est pas pour le mouchoir, c'est que j'y avais fait un nœud pour me rappeler quelque chose d'important !